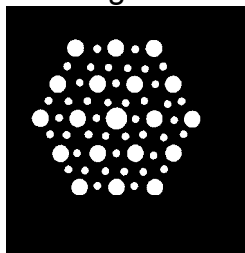


Association de Science Régionale De Langue Française



XXXIXème Colloque de l'ASRDLF



CONCENTRATION ET SÉGRÉGATION, DYNAMIQUES ET INSCRIPTIONS TERRITORIALES

Lyon – 1, 2 et 3 Septembre 2003

LES DIFFERENCES SEXUEES DE L'ACCES A L'ESPACE URBAIN CHEZ LES ADOLESCENTS DE BANLIEUES DEFAVORISEES

Laurence BUFFET
ATER Evry, Doctorante Paris 5
CERLIS (Paris 5 – CNRS)
Laurence.buffet@paris5.sorbonne.fr

Résumé :

L'objectif de cette communication est d'explorer les différences sexuées des usages spatiaux de l'espace d'adolescents vivant dans des banlieues défavorisées. En effet, des normes sexuées très fortes régissent les comportements de ces individus et elles apparaissent clairement à l'adolescence, période où ceux-ci cherchent à s'autonomiser. Alors que l'accès à l'espace urbain s'effectue d'abord autour de la proximité résidentielle, le quartier se révèle être un espace sexué que filles et garçons n'utilisent pas de la même manière. La grande ville la plus proche, même si elle ne fait pas l'objet d'une appropriation très forte, apparaît alors comme un endroit dont l'anonymat offre des possibilités féminines d'individualisation.

Mots clés : usages sexués / socialisation familiale / quartier / contrôle social / approche sociologique

LES DIFFERENCES SEXUEES DE L'ACCES A L'ESPACE URBAIN CHEZ LES ADOLESCENTS DE BANLIEUES DEFAVORISEES

INTRODUCTION

L'objectif de cette communication est d'explorer les différences sexuées dans l'accès à l'espace urbain. Historiquement, la mobilité et la liberté de circulation dans l'espace ne sont pas données à tout le monde. L'accès à l'espace public a été et est l'objet d'une conquête des femmes. Le débat en France sur le couvre-feu pour les moins de 13 ans a montré combien la question se pose aussi pour les enfants. Du point de vue du groupe familial, la mobilité des plus jeunes apparaît être un enjeu important dans la mesure où elle symbolise le processus d'autonomisation des enfants et surtout des adolescents vis-à-vis de leurs parents. Cette socialisation à l'espace urbain fait apparaître des normes sexuées qui renvoient historiquement à la partition sexuée entre espaces public et privé.

D'autre part, les banlieues défavorisées situées à la périphérie des grandes villes sont le lieu de phénomènes de ségrégation sociale forts. Cette ségrégation sociale a pour conséquence de favoriser un certain fonctionnement communautaire qui régule de manière importante les comportements des individus et qui entretient une différenciation forte entre les sexes. Nous nous intéresserons aux conséquences sexuées de la ségrégation sociale, en étudiant les usages spatiaux de ces habitants que ce soit à l'échelle du quartier comme de la grande ville.

Ce travail repose sur une enquête sociologique qualitative. L'enquête de terrain est composée d'une trentaine d'entretiens semi-directifs menés auprès d'adolescents, âgés de 14 à 18 ans, habitants de banlieues défavorisées de la région parisienne et de la région Rhône-Alpes. Tous sont issus de milieux modestes et d'origines culturelles très diverses. Cette recherche se situe donc à une échelle micro-sociale qui permet d'étudier avec précision le rapport des individus à l'espace urbain. Ce choix d'une méthode qualitative relève de la conviction de l'intérêt de partir du point de vue des individus pour comprendre la dimension spatiale des phénomènes sociaux, en s'intéressant au sens que les individus accordent à leurs pratiques. L'enjeu était donc de saisir à la fois les pratiques concrètes des individus et les représentations qui leur sont associées. Nous nous sommes attachés ici non pas tant à mesurer l'ampleur des phénomènes de ségrégation sexuée qu'à mettre à jour les mécanismes qui l'animent.

I. LIBERTE DE CIRCULATION DANS L'ESPACE ET NORMES PARENTALES

L'adolescence est le moment où les individus cherchent à être plus indépendants et à pouvoir circuler plus librement, sans être accompagnés de leurs parents. La liberté de circulation des enfants fait partie d'un processus d'autonomisation et ne s'acquiert que progressivement. La conquête de l'espace urbain se fait sous des modalités différentes pour les filles et les garçons

1. Des autorisations parentales différenciées

De manière générale, les garçons ont un accès beaucoup plus libre à l'espace urbain que les filles, que ce soit en termes d'horaires ou de limites géographiques. La liberté de circulation

accordée par les parents se décline en différentes modalités qui vont de la nécessité de demander une autorisation, à celle de prévenir, à l'absence d'informations à donner. M. Bozon et C. Villeneuve-Gokalp (1994, p.1528-1529) ont constaté que les filles avant 18 ans étaient soumises à un contrôle beaucoup plus strict que les garçons (62% des filles devant demander l'autorisation contre seulement 31% des garçons), les différences de traitement tendant à diminuer dans les milieux aisés et à s'accroître dans les milieux ouvriers. Cette différence se retrouve dans notre enquête. Les filles tendent à demander, quand les garçons parlent plutôt de prévenir. Plus que les garçons, les filles insistent sur la volonté de limitation par leurs parents de leur liberté de mouvement. C'est le cas de Myriam (16 ans) par exemple, qui est soumise à l'obligation de demander l'autorisation longtemps à l'avance, ses sorties faisant l'objet d'une longue négociation avec ses parents :

Par rapport à ta famille, comment ça se passe pour tes allées et venues ? Comment ça se négocie ?

C'est toujours la grosse mission pour pouvoir sortir mais... au final, j'y arrive.

Tu demandes toujours ?

Ouais, faut toujours demander. (...)

Et donc au final, tu te sens libre de tes allées et venues ?

Heu... non parce qu'au final à chaque truc que je fais, j'ai l'impression qu'il faut demander trois mois à l'avance alors que c'est des trucs simples.

Du côté des garçons, leur accès à l'espace public est une norme admise et reconnue par les parents. Au moment de l'adolescence, ils jouissent d'une liberté importante. Leurs sorties dans l'espace public ne nécessitent que peu de négociation et les limites que leur posent leurs parents ne sont pas vécues comme contraignantes, comme le montrent les propos de Florent (15 ans) :

Sinon, toi, tes parents, ils sont comment par rapport à toi, est-ce que tu es assez libre de faire ce que tu veux ? C'est quoi qu'ils t'interdisent ?

Ah, ils m'interdisent rien !

Ils te laissent tranquille

Voilà, ils me laissent tranquille.

Et tu as des heures de rentrée ?

Oui, le soir, ils veulent pas que je rentre trop tard quand même. Si je rentre vers minuit, une heure, je dois les prévenir. Sinon, non.

Cette différence entre filles et garçons est fortement ressentie par certaines filles et est souvent vécue comme injuste. Ainsi, Myriam, 16 ans, dont le petit frère en classe de sixième a plus de liberté qu'elle, parce que c'est un garçon, s'indigne de cette inégalité de traitement, alors qu'elle se sent plus à même de se défendre dans la rue. Certaines adolescentes arrêtent d'essayer de négocier avec leurs parents. Fatima (18 ans) ne pense plus pouvoir faire évoluer la situation et attend d'être partie de chez ses parents :

Est-ce que t'essaies de négocier avec tes parents par rapport à ça ?

Ben, j'ai essayé mais il n'y a rien à faire. Moi je préfère laisser tomber. Je me dis qu'un jour, je partirai et voilà, je ferai ma vie.

Il n'y a rien à faire. Ils utilisent quoi comme argument ?

Non. Quand je dis : « oui et Rachid [son frère] ? », on me dit : « lui, c'est un garçon, toi tu es une fille et pourquoi tu veux faire comme un garçon ? ». Même hier, je suis sortie et je suis rentrée à 9h. Quand je suis rentrée, ma mère m'a dit : « t'es comme un homme. ».

L'inégalité de traitement est souvent justifiée par une différence de sexe, présentée comme irréductible. Les jeunes filles qui sortent sont comparées à des hommes. L'espace public est un espace sexué. Par opposition au logement, espace intérieur construit comme un lieu protégé, espace de prédilection des femmes, l'espace public – dévolu aux hommes - est socialement construit comme un espace dangereux, et ce tout particulièrement pour les femmes qui seraient plus vulnérables que les hommes, qui seraient plus l'objet d'agressions et qui seraient moins capables de se défendre. Cette représentation forge encore le rapport à

l'espace dans notre société¹, comme nous l'avons constatée auprès des familles enquêtées. Il en résulte une différenciation en matière d'autorisations parentales pour la libre circulation des adolescents dans l'espace urbain.

2. La nature du contrôle

Le contrôle parental exercé par les parents ne varie pas seulement en intensité selon le sexe des enfants, mais également en nature.

2.1. Un contrôle sur l'accompagnement féminin

Les sorties féminines dans l'espace public sont contrôlées sur la nature des personnes en compagnie de qui les adolescentes veulent sortir. Beaucoup plus que les garçons, les filles sont questionnées sur le « avec qui ? » et la question de l'accompagnement va être déterminante dans l'obtention d'une autorisation. Zahira (14 ans) dispose d'une assez grande liberté de mouvement et la négociation avec ses parents n'est pas conflictuelle ; on voit que la question de l'accompagnement est cruciale, les parents souhaitant connaître les personnes en compagnie de qui la sortie va avoir lieu.

Par rapport à ta famille, est-ce que tu te sens libre de tes allées et venues ?

Ouais. Il faut juste leur autorisation. Et s'ils sont pas d'accord, des fois ça m'énerve. Mais quand ils sont pas d'accord, c'est qu'ils ont une raison. Et des fois cette raison, je suis d'accord aussi.

Ça se passe comment ?

C'est souvent quand je demande des choses, qu'ils sont d'accord. Parce que c'est souvent des choses qui se répètent.

C'est quoi ce qui est permis, ce qui est interdit ? Est-ce que tu as des limites ?

Ouais, par exemple, si je vais avec une fille qu'ils ont jamais vue, qu'ils ont jamais entendue par exemple ! Souvent je répète les mêmes prénoms et un jour je sors un nouveau nom ! Ils seront pas vraiment d'accord. Parce qu'ils la connaissent pas. Ils connaissent pas la fille. Ils vont pas dire oui s'ils la connaissent pas. Des choses comme ça.

Cette question de l'accompagnement reste prégnante, même quand la fille grandit. Elle prend même une dimension particulière à ce moment-là, puisque la fille entre dans l'âge où elle pourrait faire « une bêtise ». Myriam (16 ans) qui n'a plus le droit d'aller dormir chez une copine l'explique ainsi :

Parce que c'est dans l'âge où je peux faire des conneries pour eux, donc....

Fatima est dans la même position (18 ans). En grandissant, elle se sent de plus en plus surveillée.

Est-ce qu'au fil des années, tu as plus de liberté ?

Non, au contraire. J'avais plus de liberté avant que maintenant. Avant quand je sortais, je rentrais à l'heure que je voulais : par exemple quand je sors, si je rentre à sept heures, ben ils disaient rien. c'était pas grave. Je sortais à une heure, je me rappelle et je rentrais à sept heures. Ma mère, elle disait rien. maintenant si je rentre à sept heures, c'est : t'étais où et avec qui ? Et comment ? Et pourquoi ? T'es pas rentrée, ça craint, il fait nuit !

Paradoxalement, la liberté de circulation ne semble pas croître de manière linéaire avec l'âge : à l'adolescence, les jeunes filles se sentent parfois de plus en plus contrôlées. Cette plus forte surveillance peut s'expliquer par la volonté de contrôle de la sexualité des jeunes filles.

2.2. Un contrôle sur la nature des activités masculines

Si les garçons disposent d'une plus grande liberté, les limites posées par les parents portent notamment sur leurs sorties nocturnes. Contrairement aux sorties diurnes, celles-ci sont plus

¹ Plus largement, A. Dussuet (2002) montre que la « sortie » des femmes dans l'espace public urbain semble s'opérer au prix de sa transformation en une annexe de l'espace privé domestique où les femmes demeurent des « personnes ».

contrôlées, la nuit étant perçue comme un temps dangereux. Ainsi Youssef (17 ans) a acquis le droit de sortir le soir, même si ce droit est parfois contesté par ses parents :

Et ils essaient des fois de t'interdire des trucs ?

Ben oui.

Et c'est quoi qu'ils aiment pas que tu fasses ?

Sortir le soir.

Sortir le soir justement. Et est-ce que maintenant ils t'autorisent plus de trucs qu'avant ?

Ben, oui. Avant, j'avais même pas le droit de sortir le soir. Mon couvre-feu, il était à 8h maximum.

Et maintenant, il est à quelle heure ?

Ça dépend. Quand je les préviens, il n'y a pas de couvre-feu mais quand je les préviens pas, il y en a.

Le contrôle porte alors sur le lieu et la nature de l'activité nocturne : les parents de Youssef acceptent les sorties motivées qui se déroulent dans un espace privé, et ne veulent pas que leur fils « traîne » dehors le soir :

Mais aussi, il faut que je leur dise où je vais, qu'est ce que je vais faire ; si je lui dis : je vais à une petite fête, un truc comme ça, encore ça va. Mais si je lui dis, je vais sortir, je vais galérer, il va pas me laisser. C'est normal. Il sait très bien que si je sors dehors, c'est pour faire quelque chose.

Les parents cherchent à limiter le temps passé par leurs adolescents dans le quartier à des heures tardives, période où la nature des activités inquiète. Cette logique pousse la mère de Redouane (15 ans) à préférer que son fils sorte loin, hors de l'espace de la cité :

Et sinon, le soir, ça t'arrive de sortir le soir ?

J'aime pas trop sortir le soir, parce qu'ici, ma mère, elle aime pas que je sors le soir. D'accord, si je vais par exemple aux Champs-Élysées le soir, elle me dit rien. Mais si je reste ici, elle me dit : non, non. Elle veut pas. Parce qu'il y a trop de fous ici.

Le quartier apparaît comme un espace qui présente des dangers importants pour les garçons qui peuvent être entraînés et se livrer à des activités délinquantes.

2.3. Des inquiétudes parentales différentes selon le sexe

Les garçons sont contrôlés sur le lieu où se déroule leur sortie et sur la nature de l'activité qui la motive, alors que nous avons vu que les filles étaient plus contrôlées sur la question de la compagnie. Ceci renvoie aux craintes des parents pour leurs enfants. Quand les « bêtises » craintes pour les garçons relèvent plutôt des mauvaises fréquentations et de la délinquance, pour les filles, elles se situent autour des fréquentations, de la vie amoureuse et sexuelle, comme en témoigne cette mère :

Est-ce que vous avez peur pour les garçons et pour les filles ? et peur des mêmes choses ?

Les filles, elles sont à la maison. C'est plus tranquille. Mais on a quand même peur. Mais les filles ne font pas beaucoup de bêtises. Ici, c'est les garçons qui font des bêtises. C'est partout comme ça. On voit à la télé, c'est toujours les garçons. Même si on voit quelques filles dans certains reportages. Mais les filles, ce n'est pas elles qui font des cambriolages, qui mettent le feu aux voitures, qui font de la drogue, etc. Et puis, les filles, quand elles sont pas mariées, elles restent à la maison. Mais on a peur quand même qu'elles partent avec un homme.

Fuzia (16 ans) explique que les peurs de ses parents se dirigent plus vers ses frères :

Et tes parents, ils ont peur pour toi des fois ?

Heu, oui, je pense. Je pense et même c'est ma mère, quand elle nous répète, elle répète à mes frères « oui, j'ai pas peur pour les filles, j'ai peur pour vous ». C'est vrai parce que c'est plutôt eux qui déconnent.

Finalement, les parents ont plus peur pour les garçons car ils leur permettent de s'exposer, en fréquentant plus l'espace public sur des horaires élargis, alors que les filles, qui sont plus contrôlées, suscitent moins d'inquiétude.

L'autonomie spatiale des adolescents des quartiers défavorisés que nous avons étudiés fait l'objet d'une négociation familiale qui est souvent plus facile pour les garçons que pour les filles. Si les filles sont particulièrement contrôlées sur la compagnie en présence de laquelle la sortie a lieu, les garçons sont plutôt contrôlés sur le lieu et donc sur la nature présumée de

l'activité. Ce contrôle différencié renvoie aux craintes des parents qui ne sont pas les mêmes selon le sexe.

3. Les stratégies féminines pour accroître la liberté de mouvement

Face au fort contrôle qui s'exerce sur elles, plusieurs stratégies sont mises en œuvre par les jeunes filles pour accroître leur liberté de mouvement. Les courses peuvent par exemple être un prétexte pour sortir de la maison. Pour ne pas se heurter à un refus parental, les adolescentes préfèrent parfois laisser des zones d'ombre sur une partie des modalités de leurs sorties. Ainsi, Fatima (18 ans) qui a une relation amoureuse cachée "oublie" parfois de préciser à ses parents avec qui elle est :

Et sinon, ils sont toujours au courant des endroits où tu vas ?

Ouais, ils sont toujours au courant de qu'est ce que je fais... bon à part quand je vais voir mon ami...

Ben, en fait je mens pas. je dis, je sors en ville, c'est tout. Mais je dis pas avec qui j'y vais.

Annah (16 ans) s'est arrangé pour que son emploi du temps scolaire exact ne soit pas connu de sa mère. Elle dispose ainsi d'une marge de manœuvre à la sortie de l'école qui lui permet d'aller voir son petit ami, sans que sa mère ne sache qu'elle n'est pas rentrée directement de l'école :

Et là ça se passe comment par rapport à tes parents, enfin ta mère ? Elle sait que tu as fini à 16h30 et que tu as fait autre chose ?

Non elle sait pas.

En fait elle connaît pas ton emploi du temps précis ?

Non.

Elle te demande pas à quelle heure tu finis ?

Ben au début d'année, à chaque fois elle me demande... Mais bon après à chaque fois elle oublie donc...

Donc tu as une marge quoi.

Oui. Et puis des fois, comme on a des emplois du temps qui sont modifiés après... Donc, je lui donne l'ancien et je lui dis qu'il y avait des changements.

Awa (15 ans) utilise le fait que ses parents sont séparés pour pouvoir rester dehors plus tard le soir avec ses amis, en prétextant des visites chez son père :

Des fois, je fais : « maman, je suis chez papa ». Ou parfois, je reste tard dehors, parfois je reste tard tard, après je vais chez mon père, je l'appelle de chez mon père ; je lui dis : « maman, je suis chez papa, t'inquiète pas, j'arrive tout de suite ». Après, ma mère, elle me fait : « ouais, c'est bon ». Sinon, un jour j'étais partie à Vitry accompagner ma cousine et j'ai dit que j'étais restée chez ma tante et en fait j'étais avec mes copains, comme d'hab' !

La transgression des limites parentales passe souvent par le mensonge. Maeva (16 ans) ment sur le cadre des sorties et l'accompagnement :

Et là, tes parents ils te demandent quoi ? Où tu vas ? Avec qui ?

Ouais, là par contre ils me demandent où je vais, avec qui. Quand c'est le soir, surtout ma mère, elle panique pour rien...

Il faut que tu sois accompagnée forcément par des filles ?

Heu, ouais. Des fois je leur mens un peu, je dis ouais je suis avec... non pas tout le temps, hein ? Faut pas qu'ils m'entendent ! Je dis des fois que c'est avec le centre alors que c'est pas vrai ! Ouais, parce qu'ils connaissent le centre. Parce que des fois le centre, il appelle souvent chez moi ! Parce que vu que je suis à Bron, et je suis souvent ici, donc ça marche, je dis des fois que c'est le centre...

Myriam (16 ans) ment à ses parents sur la mixité de la compagnie :

Le soir, quand je demande de pouvoir dîner et de rester un peu veiller, ouais ; pour mes parents, c'est chez des copines. Mais des fois, je suis chez des copains.

On peut remarquer que la transgression des limites se fait notamment sur la question cruciale de la compagnie, les filles ayant tendance à cacher à leurs parents la présence d'amis masculins et leurs fréquentations amoureuses. Du côté des garçons, on remarque moins de stratégies pour augmenter leur indépendance spatiale, ce qui reflète le fait qu'ils se sentent

relativement libres et réussissent à obtenir, beaucoup plus que les filles, un niveau satisfaisant de liberté.

II. LE QUARTIER, UN ESPACE SEXUE

Le quartier occupe une place prépondérante dans l'accès à l'espace urbain des adolescents. C'est dans la proximité résidentielle que s'effectuent leurs premiers pas non accompagnés d'un adulte. Le quartier représente le lieu principal dans lequel ils évoluent.

1. Le quartier, un espace protégé et surveillé

L'étude du rapport des adolescents à leur quartier montre un attachement fort à leur espace de vie. Cet attachement est lié avant tout à l'ambiance dans le quartier et à la présence nombreuse et quasi-continue des amis. Loin des images médiatiques de violence et de chaos dans les banlieues, les adolescents apprécient leur lieu de vie. Ils s'y sentent globalement en sécurité, notamment parce qu'ils connaissent tout le monde. Ceci ne signifie pas pour autant qu'ils n'ont pas conscience des difficultés associées à cet espace stigmatisé et défavorisé, ainsi que le montre leur projection dans l'avenir de leur lieu d'habitation. Rester vivre dans la même cité toute sa vie est en effet associé à un échec social, pour eux comme pour leurs futurs enfants.

Le quartier est perçu comme un espace protégé où rien ne peut leur arriver. Le sentiment de sécurité est produit par le fait qu'à l'intérieur de cet espace, les adolescents connaissent tout le monde et sont connus de tout le monde. Les parents préfèrent que les filles évoluent dans cet espace surveillé et malgré tout rassurant de la cité et leur donnent plus d'autorisation dans le cadre du quartier que pour les déplacements hors quartier.

1.1. L'influence des rumeurs

La forte interconnaissance qui existe au sein de la cité est aussi à l'origine d'un contrôle social important. Ce contrôle social s'exprime tout d'abord par le biais des rumeurs qui circulent entre habitants. Sumia (14 ans) se plaint de ces commérages :

Ici, y'a trop de rumeurs
Des rumeurs, ça veut dire quoi ?
Ils parlent trop sur les gens ici.

L'architecture des quartiers favorise souvent cette forme de surveillance, à cause de la fermeture des bâtiments sur eux-mêmes, comme en témoigne Fatima (18 ans) :

Ah, mon quartier, je l'aime pas mon quartier.
Pourquoi ?
Je sais pas. j'aime pas. Je m'en fous de toute façon du quartier. Je rentre chez moi, c'est tout. Ce que j'aime pas, c'est par rapport aux gens du quartier en fait. Ben je sais pas comment l'expliquer. Ce n'est pas que j'aime pas mon quartier, c'est que j'aime pas les... j'aime pas la construction, comment elle a été faite parce qu'elle est toute regroupée. Ça fait un carré, comme un rectangle. Donc on se voit tous ! On est tout repliés sur nous-mêmes. Je sais pas comment dire, on est tous entre nous tu vois ? On se voit et tout. alors que s'ils avaient des tours, par exemple sur une seule ligne ! Tu vois ce que je veux dire ?
Ça aurait été plus ouvert en fait ?
Voilà ! Plus libre, en fait. Alors que là, on se sent renfermé. Voilà c'est ce que j'aime pas. Et puis il y a les gens du quartier, j'aime pas. C'est des commères. Voilà. C'est ce qui me plaît pas.

Ces rumeurs engendrées par la forte interconnaissance limitent la liberté individuelle et empêchent de faire certaines choses de peur que les informations ne circulent dans le quartier :

Du coup, c'est quelque chose qui te pèse de connaître tout le monde et que tout le monde te connaisse ?
A la fin, ouais, ça me prend la tête. Parce que tu vois, tu vas sortir. Enfin, disons, tu vas sortir en ville. Ben par exemple, si je les connaissais pas et s'ils en connaissaient pas ma famille, je pourrais sortir

comme je voudrais. Mais là, si je sors en ville et que je rencontre heu, par exemple, si je suis avec mon ami, je vais rencontrer tous ceux de mon quartier : « ah Fatima, nananin ». Tu vois ce que je veux dire ! C'est trop vilain.

Cette menace de rumeurs est liée à l'absence d'anonymat dans le quartier et renvoie à une « sociabilité villageoise et coutumière fondée sur la sauvegarde de l'honneur » (Guénif Souilamas, 2000, p.165). Elle vient influencer et contrôler le comportement des adolescents et particulièrement des adolescentes, et limite leur individualisation. Evoluer dans la proximité du quartier signifie donc évoluer sous le regard.

1.2. La surveillance familiale

Plus encore que la surveillance de proximité et de voisinage, c'est du côté familial que la surveillance est forte. D. Lepoutre (1997, p.363) explique que « si les pères de famille, en particulier dans les familles maghrébines, sont naturellement les premiers à veiller sur l'honneur et la réputation de leurs filles, notamment pour les sorties, une partie de cette charge de surveillance incombe aux frères ». Les filles de ce point de vue font l'objet d'une surveillance toute particulière de la part de leurs frères.

Ainsi Hichem explique qu'il surveille sa sœur pour qu'elle reste sur le droit chemin. En effet, il a peur qu'elle se fasse « engrainer ». Il n'hésite pas à la taper si elle se comporte mal (c'est-à-dire notamment si elle a de mauvaises fréquentations) :

Tu la surveilles, ta sœur ?

Oui. Je lui dis de pas traîner avec une fille, elle traîne pas parce que je sais comment elle est la fille. Si je la vois avec après, je la tape. Si la fille est normale, je lui dis rien. Faut pas qu'elle parte de travers. Parce que mes parents, ils peuvent pas savoir ce qu'elle fait à l'école. Moi, je suis là et il faut qu'elle reste droite.

Il préfère s'occuper lui-même de punir sa sœur, plutôt que d'en rendre compte à ses parents dans la mesure où il estime que ceux-ci ne se rendent pas toujours compte de ce qui pourrait arriver et ont tendance à ne pas punir suffisamment à son goût. Il estime avoir des compétences que ses parents n'ont pas dans la mesure où il connaît mieux que ses parents ce qu'il se passe à l'extérieur – dans la cité ou à l'école.

Les filles se trouvent dans une certaine mesure en « liberté surveillée » (Guénif Souilamas, 2000), sous le contrôle du frère qui a été investi de cette fonction de contrôle, lui dont la présence dans l'espace public est légitime.

2. Les différences dans l'utilisation de l'espace du quartier

Dans l'espace du quartier, la séparation entre les sexes est importante. Filles et garçons n'y passent pas tellement de temps ensemble et les espaces fréquentés par les unes et les autres ne sont pas tellement mixtes.

2.1 Une forte visibilité masculine

Les garçons s'approprient plus l'espace du quartier que les filles. Leur présence dans l'espace public est plus légitime et cela a des conséquences sur leur manière d'être dans le quartier : ils y sont visibles, se regroupant à des endroits, soit pour des activités communes telles que le sport, soit tout simplement pour être ensemble. Un exemple significatif réside dans le fait qu'au sein du quartier, les garçons occupent des endroits spécifiques, non mixtes, qui peuvent être situés à la vue de tous ou non. Florent désigne ainsi un lieu de rencontre masculin situé aux pieds d'une barre d'immeubles :

Et le soir, ça t'arrive de sortir ?

Le soir, je sors souvent. Quand y'a rien à faire, on reste devant la cité, comme ça, à parler.

Et vous avez des endroits précis dans la cité où vous restez ?

Oui, devant là, devant, y'a souvent du monde.

Quand tu dis devant, c'est devant Gabriel ?

Oui.

Et quand tu dis, il y a du monde, il y a qui ? C'est surtout des garçons ?

Oui, y'a souvent des mecs. Y'a des grands, y'a des petits. Un peu tous, quoi.

Mais y'a pas de filles ?

Non, pas souvent. Non, elles traînent pas ici.

Ces endroits fonctionnent comme des repères où les garçons passent plusieurs fois dans la journée, entre deux activités, ou restent plusieurs heures. Ils sont sûrs d'y retrouver une partie de leurs copains.

Si les garçons sont souvent visibles, « squattant » des endroits à la vue de tous, aux abords des immeubles, ils disposent aussi souvent d'endroits qui échappent à la surveillance de proximité des parents et du voisinage. Ainsi, à l'intérieur d'un des quartiers enquêtés, les garçons choisissent, depuis plusieurs "générations" d'adolescents, de squatter un hall particulier (qui est désigné par son numéro). C'est le seul hall où aucune famille n'habite : on y trouve principalement des étudiants et des personnes âgées, des gens qui n'osent pas se plaindre et qui ne connaissent pas les familles ; le fait de rester à cet endroit ne présente donc pas de risques que leurs actes soient rapportés aux parents et leur permet un anonymat relatif.

La plus grande liberté des garçons se vérifie par le fait que les garçons ne citent pas d'endroits où cela les dérange que leurs parents viennent. Redouane (15 ans) répond à cette question qu'il n'a pas honte de ses parents :

Est-ce qu'il y a des endroits où tu n'aimes pas trop que tes parents viennent avec toi ?

Non, j'ai pas honte de mes parents, non. Et puis, même, j'ai rien à cacher

De manière générale pourtant, les adolescents choisissent souvent de stationner dans des endroits qui ne sont pas situés en bas de chez leurs parents.

2.2. Une certaine invisibilité féminine

La légitimité des filles dans l'espace public est au contraire soumise à conditions : il leur faut une bonne raison d'être dehors. Etre dehors à ne rien faire est mal vue et renvoie à l'image des filles de mauvaise vie. Dans les discours des enquêtés, une fille sérieuse est une fille qui ne sort pas. Aussi, les sorties dans l'espace public doivent être motivées. Linda (16 ans) a intégré cette norme :

Quels genres de trucs par exemple ils peuvent dire, tes parents ?

Ouais que c'est pas trop bien de sortir, que tu peux sortir pour faire justement quelque chose de précis et puis maintenant moi ils me, instinctivement c'est ce que je me dis aussi. Parce que depuis petit, et ben, quand tes parents, ils te le répètent quoi et ben après tu te dis que ça doit être bien au fond. Et voilà.

Contrairement aux garçons qui stationnent à des endroits précis de la cité (plus ou moins sous le regard selon les endroits), les filles ont moins de lieux de rencontre collectifs dans le quartier. Elles ont plutôt tendance à se déplacer, à « tourner » comme elles disent, rendant ainsi leur présence moins visible car le mouvement donne l'impression de se rendre à un endroit précis. Fuzia (16 ans) témoigne de cette mobilité :

Donc vous vous êtes retrouvés dehors ? Donc généralement quand vous vous voyez, vous avez un endroit ici où vous vous retrouvez ?

En fait on tourne un peu quoi, on tourne, y'a pas d'endroits.

Ouais vous vous retrouvez à un endroit et puis après vous marchez, ou des choses comme ça quoi ?

Ouais, voilà.

Dans leur quartier, les filles tendent à être plus souvent en mouvement, se rendant d'un endroit à un autre, de sorte que leur présence ne questionne pas. Maeva (16 ans) par exemple n'aime pas passer du temps dehors sans activité précise :

Est-ce qu'il y a des endroits où tu squattes ?

Non, je squatte pas vraiment ! Je préfère rester chez moi que tenir les murs ou faire n'importe quoi ! Mais j'aime bien sortir, mais si c'est pour squatter, pour rien faire tout le temps, tout le temps, ouais, j'aime pas !

Il existe cependant quelques endroits extérieurs de rencontre pour les filles : il s'agit notamment des parcs et jardins. Les filles y vont pour garder leurs petits frères et sœurs et en profitent pour se retrouver, même lorsqu'elles n'ont personne à garder. Ce lieu n'est cependant pas de la même nature que les lieux masculins. En effet, la présence féminine a une raison d'être et est légitime puisque la garde des enfants renvoie à une fonction féminine traditionnelle².

L'occupation de l'espace du quartier se traduit par une grande visibilité masculine qui s'oppose à l'invisibilité relative des jeunes filles. La dimension de ségrégation sexuée apparaît très fortement au niveau du quartier.

III. LA GRANDE VILLE, ENTRE ETRANGETE ETLIBERTE

Les adolescents enquêtés vivent dans des cités qui sont situées plus ou moins à proximité d'une grande ville et dont on peut se demander si elle fait l'objet d'une appropriation.

1. Un espace étranger

Aux yeux des individus enquêtés, il existe une rupture symbolique importante entre les deux types d'espace que sont le quartier et la grande ville. La grande ville, et tout particulièrement Paris, est souvent appréhendée sous le mode de l'étrangeté. Sumia (14 ans) n'aime pas Paris bien qu'elle la trouve belle, mais dont l'ambiance lui paraît trop différente des banlieues :

Paris, tu aimes bien ou pas spécialement ?

J'aime bien le soir parce qu'il y a les lumières, c'est beau, mais j'aime pas ; j'aime pas, c'est trop... je sais pas, j'aime pas

C'est trop quoi ?

C'est trop bizarre, je sais pas, c'est pas comme les banlieues. C'est calme, j'aime pas quand c'est calme. Je préfère quand il y a de l'ambiance.

Cherif (15 ans) reproche également ce manque d'animation, et n'apprécie :

C'est quoi que t'aimes pas dans Paris ?

Les vieilles rues toutes mortes là à Paris, 15^e des trucs comme ça. J'aime bien aller dans les Champs-Élysées, les trucs comme ça. Il y a des vieux trucs à Paris, dans le 13^e, c'est pas bien.

La grande ville est souvent perçue comme un espace trop grand et trop impersonnel. Fuzia (16 ans) préfère sa ville de banlieue dans laquelle elle se sent bien :

Je me sens bien dans mon petit Villeneuve. Paris, si, c'est beau mais voilà quoi. Enfin, c'est trop grand.

Zahira n'apprécie ni la densité de personnes, ni l'anonymat qui y règne :

J'aime pas trop la ville. Les gens beaucoup. Beaucoup de gens ! J'aime pas trop. [...]

Ici, tout le monde connaît tout le monde ! Tout le monde sait comment tu t'appelles, où t'habites, ta famille ! Et quand tu vas en ville, personne te connaît. Ils savent même pas d'où tu sors !

Le fonctionnement de la grande ville contraste avec celui du quartier : à l'interconnaissance s'oppose l'anonymat, à l'ambiance la froideur. D'autre part, la grande ville peut être l'occasion de se confronter à l'altérité et de se sentir différent, alors que dans le quartier, les adolescents évoluent dans un univers familier et relativement clos. Habiba (18 ans) n'aime

² J. Coutras (1996) montre que les femmes sont prioritairement liées à l'espace local résidentiel à cause de la division sexuée des tâches et de la manière dont est pris en charge le travail domestique.

pas trop Paris à cause des regards qu'elle a senti peser sur elle, parce qu'elle porte le foulard islamique :

J'étais tellement fière de porter le foulard que je me souciais vraiment peu de... maintenant aussi je suis fière, mais en fait maintenant j'ai senti le regard des gens ; quand j'allais sur Paris avec des amies, je voyais, j'étais dans un autre monde, et quand j'étais dans ma cité tout allait bien, mais quand je sortais dans Paris ou, encore dans les environs, Asnières, Gennevilliers ça va, mais quand tu sors de, quand tu vas sur Paris c'est complètement différent.

Ah ouais ?

Et c'est là que j'ai pris conscience, je me suis dit « mais, oh tu es différente des autres ! », « t'es pas comme les autres ! », alors qu'avant je, prr ça me...

Donc dans ta cité et dans les alentours là, le fait d'avoir le voile, tu te sens pas différente, et à Paris, tu t'es sentie différente ?

Ah ! Ouais ! C'est clair ! C'est clair.

La sortie à Paris lui a fait prendre conscience de sa différence, et de la différence entre son univers proche et celui de la grande ville où son choix religieux de porter le foulard, loin d'être évident, interrogent les passants. D'autres adolescents se sentent regardés comme des « *serial killers* », lorsqu'ils se promènent en ville. Les sorties en ville peuvent donc être l'expérimentation d'une certaine stigmatisation.

La grande ville n'est donc pas un lieu approprié, et sa fréquentation reste occasionnelle. Les lieux fréquentés en ville sont souvent des rues très commerçantes ou des centres commerciaux, où les adolescents vont en petite bande et rencontrent des proches socialement.

D'autre part, la sortie en ville nécessite de l'argent aux yeux des adolescents. Hichem (16 ans) exprime cette condition nécessaire :

Tu vas à Paris de temps en temps ?

Oui, ça m'arrive vite fait.

Ouais, ce que tu disais, genre à la Défense ou des trucs comme ça ?

Ouais, voilà. Mais c'est, si c'est pour aller se balader tout ça, ça sert à rien, parce que si tu connais pas bien, précisément où tu vas aller, ça sert à rien. Te balader dans Paris et tout ça, pourquoi si t'as pas d'argent, si t'as pas d'argent, tu vas pas à Paris ; sinon t'es dans la merde.

Pourquoi, parce que ça donne envie ?

Non, c'est pas ça, c'est que, il faut avoir de l'argent. Il faut pas y aller comme ça, les mains vides.

Cette nécessité d'avoir de l'argent pour aller à Paris empêche d'y aller sans but précis, juste pour se promener. Ce rapport à la grande ville témoigne également de la distance qui sépare le quartier où les adolescents peuvent passer du temps, sans argent, et la grande ville qui nécessite des moyens financiers.

La grande ville semble aux adolescents un milieu étrange et étranger, dont le mode de fonctionnement ne leur est pas familier et d'où ils peuvent même se sentir exclus. Le déplacement vers la ville se fait donc uniquement vers certains endroits, les centres commerciaux, et sous certaines conditions (avoir de l'argent).

2. La grande ville, un espace de liberté au féminin ?

La forte surveillance qui s'exerce sur les filles dans le quartier les incite à trouver des espaces plus éloignés qui leur permettent d'évoluer plus librement et d'échapper au contrôle social à l'œuvre dans l'enceinte du quartier. Quand elle est fréquentée, la grande ville leur offre cette opportunité. Awa (15 ans) va souvent à Paris, même si elle n'y est pas particulièrement attachée ; elle y va pour changer, pour ne pas retrouver les mêmes personnes comme c'est le cas lorsqu'elle va dans le centre commercial voisin (Belle Epine) :

Paris, on y va souvent. On va manger au Mac Do

Et Paris, tu aimes bien ?

Ouais

Sans plus ?

Ouais

C'est comme ça

Pour bouger.

Et entre Paris et Belle Epine ?

Belle Epine, y'a tout Choisy. On connaît tout Choisy. (rires) Y'a beaucoup de monde de Choisy qui va à Belle Epine. Y'a plein de gens qu'on connaît. On en a marre de voir tout le temps les mêmes têtes, on en a marre de Belle Epine ; parce qu'avant, c'était tout le temps Belle Epine, Belle Epine, Belle Epine. On y allait tous les jours. Maintenant, on en a marre. Après, soit on va à Châtelet, à Clignancourt. On bouge, quoi.

Paris lui permet de ne plus voir autant de têtes connues et donc d'évoluer en dehors du regard et de la surveillance de son entourage. C'est la raison pour laquelle elle préfère Paris, notamment lorsqu'avec ses copines, elles sont avec leurs petits amis, leurs « gars » :

Donc Paris, ça change parce qu'il y a moins de gens que tu connais

Ouais, c'est mieux, parce que comme on est avec nos gars, et tout ça, à Belle Epine, on connaît plein de monde ; quand on va à Paris, on connaît presque personne. Et c'est mieux qu'on reste avec eux vers Paris qu'à Choisy. Parce que là, y'a nos frères, nos cousins et tout ça.

Pour les adolescentes, la grande ville peut avoir cette fonction particulière, celle de représenter un espace qui permet les relations amoureuses. En effet, la grande ville peut symboliser l'anonymat, au sens positif du terme. Dans la grande ville, les adolescents peuvent se fréquenter sans avoir peur des rumeurs du quartier et de la surveillance familiale. Annah (16 ans) l'exprime de manière tout à fait explicite :

C'est souvent que tu vas à Paris comme ça faire des courses, te promener ou ?

Ben ouais. Je vois moins de gens que je connais... C'est, c'est plus agréable.

C'est l'anonymat que tu recherches ?

D'un côté ouais.

Tu préfères par rapport à la ville de Cergy ?

Non c'est pas vraiment la ville, c'est les personnes qui sont autour...

Qu'est ce qu'elles ont les personnes ?

C'est que heu...En fait heu...Que si on me voit avec quelqu'un...On va croire des choses ! Ca va être mal vu du point de vue des adultes quoi...De mon pays quoi... parce qu'ils ont pas la même mentalité... Donc forcément il y a des parents qui acceptent mieux que d'autres...Et ma mère c'est pas trop ça donc heu...

Cette dimension positive de l'anonymat procuré par la grande ville n'est abordée que par les filles, et non par les garçons. Ceci se comprend aisément puisque c'est avant tout la vie amoureuse des filles qui est surveillée. D'autre part, ce rapport à la grande ville est à comprendre en lien avec le quartier dans la mesure où il leur permet de développer une facette de leur identité qui leur est interdite dans leur quartier.

CONCLUSION :

La ségrégation sociale dans les grands ensembles favorise un certain fonctionnement communautaire qui est à l'origine de phénomènes de ségrégation sexuée. L'accès à l'espace urbain des adolescents se déroule dans le cadre d'une négociation familiale qui ne se réalise pas de la même manière selon le sexe des enfants : les jeunes filles sont soumises à un contrôle parental beaucoup plus fort que les jeunes hommes. Leur liberté de circulation étant plus limitée, elles développent des stratégies pour l'accroître, en ayant recours au non-dit et au mensonge. D'autre part, le quartier, principal lieu d'évolution des adolescents se révèle un espace surveillé dans lequel la forte interconnaissance permet au contrôle social de s'exercer pleinement. Des normes sexuées très fortes y régissent les comportements, les filles n'ayant pas la même légitimité dans l'espace public que les garçons. Les deux sexes y évoluent séparément et utilisent différemment l'espace. La forte visibilité des garçons dans le quartier s'oppose à une certaine invisibilité des filles dont la présence dans l'espace public doit répondre à une forme de justification. Le rapport que les adolescents entretiennent avec la grande ville avoisinante s'articule avec le fonctionnement du quartier. En effet, manifestation

du phénomène de ségrégation sociale, la grande ville est perçue comme un endroit étranger où l'on se sent différent. D'autre part, les conséquences de la ségrégation sexuée dans le quartier se manifestent dans un rapport particulier des filles à la grande ville : elles y trouvent en effet un anonymat qui leur permet d'y développer leur vie amoureuse, en échappant aux règles strictes du quartier.

BIBLIOGRAPHIE

BOZON M. et VILLENEUVE-GOKALP C., 1994, « Les enjeux des relations entre générations à la fin de l'adolescence », *Populations*, n°6, pp.1524-1556.

COUTRAS J., 1996, *Crise urbaine et espaces sexués*, Paris, Armand Colin

DUSSUET A., 2002, « Espace public ou proximité, quelle individuation pour les femmes des villes ? », communication prononcée au colloque "Femmes et villes", Tours, 8-9 mars 2002.

GUENIF SOUILAMAS N., 2000, *Des beurettes*, Paris, Hachette Littératures

LEPOUTRE D., 2001, *Cœur de banlieue*, poches Odile Jacob, Paris

SIMMEL G., 1990, « Métropoles et mentalité », in *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, pp.61-77

SINGLY F. (de), 2000b, « Penser autrement la jeunesse », *Lien social et politiques*, n°43, pp.9-21

SINGLY F. (de), 2002, « la « liberté de circulation » : un droit aussi de la jeunesse », *Recherches et Prévisions*, n°67, pp.21- 36